

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 37 (1904)  
**Heft:** 2-3

**Artikel:** Les papyrus  
**Autor:** Ladame, François  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379757>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 08.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LES PAPYRUS

PAR

FRANÇOIS LADAME <sup>1</sup>

---

L'antiquité tirait, comme on sait, son papier d'un végétal, le *papyrus*, qui appartient à la famille des cypéracées et au genre *cyperus* ; c'était la tige de cette plante qui fournissait le papyrus aux anciens Egyptiens. Cette tige, qui atteint de deux à trois mètres de hauteur, croît très vite ; elle est nue, triangulaire, grosse comme le bras ; elle se rétrécit à sa partie supérieure qui est terminée par une ombelle gracieuse entourée d'un involucre à huit larges folioles en lames d'épée. L'extrémité inférieure, garnie de larges feuilles, est souvent entièrement plongée dans l'eau. Cette plante, que les Grecs nommaient *παπύρος* ou *βύβλος*, croissait alors dans les marécages de la Basse-Egypte, où on ne la trouve plus aujourd'hui. On ne la rencontre plus guère qu'au bord des grandes rivières de l'Afrique équatoriale où elle est fixée au sol par ses racines. Celles-ci, lorsque la base du papyrus est submergée, sont flottantes, légères, innombrables ; avec les *Pistia Stratiotes*, qui offrent la même particularité et vivent au milieu des racines du *cyperus*, le *papyrus*, grâce à son

<sup>1</sup> La présente étude faisait partie d'un travail sur les manuscrits onciaux du Nouveau Testament, qui a été lu à la réunion des pasteurs des Eglises de l'Union de Belgique, en janvier dernier. L'auteur l'a seulement complétée sur quelques points pour la *Revue de théologie*.

flottement, est entraîné par le courant et finit par former des îles qui s'accumulent dans les parties rétrécies du fleuve. On ne réussit pas toujours à vaincre l'obstacle créé par ces barrages naturels. En 1880, Gessi-pacha, gouverneur du Bahr-el-Ghazal, fut arrêté par l'un d'eux avec un vapeur et plusieurs bateaux à voiles, ayant à bord 500 soldats ; il était impossible de faire avancer les navires, impossible de marcher sur le barrage, impossible de se sauver à la nage ; l'emprisonnement dura quatre mois et 430 hommes moururent de faim.

Voici comment on procédait pour la préparation du papier. Après avoir enlevé l'écorce, on détachait une à une les lames minces qui composent la tige puis on les étendait en long sur une table les unes à côté des autres, alternativement par les sommets et par les bases. On couvrait la couche ainsi obtenue d'eau limoneuse du Nil qui servait de colle. Sur cette première couche de lames ou pellicules de papyrus, on en plaçait une seconde disposée de même façon, mais dans le sens transversal, de telle sorte que ses fibres coupaient celles de la première à angle droit. Le tout était ensuite soumis à la presse, séché au soleil, battu au marteau, enfin poli avec une matière rugueuse telle que la pierre ponce. Il y avait des papyrus d'une finesse extrême, il en était d'autres très épais et très forts qui servaient de papier d'emballage. La largeur des feuilles n'excédait jamais celle de la tige, c'est-à-dire 0<sup>m</sup>66 ; leur longueur pouvait être prolongée à l'infini puisqu'il suffisait de les coller bout à bout. On obtenait ainsi des rubans de papier qui pouvaient avoir jusqu'à 20 mètres de long et qu'on enroulait. La forme de rouleau, qui convient mieux au papyrus toujours assez cassable, était généralement adoptée pour les ouvrages littéraires, même pour les lettres privées. On écrivait par colonnes et d'un côté seulement, ou des deux si le papier était préparé pour être utilisé au verso et au recto ; chaque colonne comprenait à peu près 30 lettres par ligne, et un nombre de lignes variant entre 27 et 35.

Il y a des papyrus égyptiens, grecs, latins, voire même phéniciens et coptes. Les Arabes ont rarement écrit sur pa-

pyrus<sup>1</sup>. L'antiquité classique ne connut que lui pour transmettre ses chefs-d'œuvre littéraires et philosophiques à la postérité. Il jouissait d'un monopole incontesté à l'époque gréco-romaine ; sous l'empereur Auguste, il y avait à Rome des ateliers considérables où l'on préparait avec grand soin le papyrus. L'apparition du parchemin ne devait pas changer cette situation très rapidement. Le papyrus ne céda le terrain que pas à pas, ainsi qu'ont coutume de faire les choses anciennes et respectables devant les inventions récentes quelque utiles qu'elles soient. L'Orient se servait depuis longtemps déjà du cuir pour y tracer l'écriture, lorsque les fabricants de Pergame apportèrent à la préparation des peaux d'animaux des perfectionnements qui devaient créer une industrie nouvelle et lancer dans le commerce un redoutable concurrent au papyrus. Ce dernier abusait du reste de sa position et on peut dire que sa puissance causa sa perte. Comme c'était l'Égypte qui le produisait, les Ptolémées, dit-on, pour empêcher le roi de Pergame, Eumène II (197-159), de créer dans cette ville la grande bibliothèque qu'il rêvait d'y fonder sur le modèle de celle d'Alexandrie, interdirent tout simplement l'exportation du papyrus. Mais du choc des rivalités jaillissent parfois des initiatives heureuses. Poussé à bout et livré à ses propres ressources, on travailla ferme à Pergame pour faire sans l'Égypte. Ces efforts furent couronnés de succès ; de perfectionnements en perfectionnements dans la préparation des peaux d'animaux, on arriva peu à peu à opposer au papyrus un rival qui devait finir par le supplanter complètement : la *charta pergamena*, en grec *σωμάτιον*, *δέρμα*. Mais le parchemin mit du temps à vaincre son adversaire ; il était au début rare et coûteux ; les Romains

<sup>1</sup> Gardthausen, *Griechische Paleographie*, 1879, p. 29 ss. Les Arabes n'ont guère écrit que sur du papier, c'est pourquoi ils n'ont pas de manuscrits très anciens. *Ibid.* p. 49. Ils tenaient sans doute l'usage du papier des Chinois chez lesquels il existe de toute antiquité. Après l'importation du papier à Samarkande, déjà au septième siècle, semble-t-il, les Arabes se sont mis à le fabriquer eux-mêmes vers le milieu du huitième siècle. La production et le débit du papyrus ne cessèrent que dans la première moitié du dixième siècle. Cf. Grégory, *Textkritik des Neuen Testaments*, 1900, p. 8 et 9.

l'employaient pour certains travaux de luxe, véritables bijoux de bibliophile. Cicéron, qui avait beaucoup de livres en parchemin dans sa magnifique bibliothèque, disait avoir vu toute l'Iliade copiée sur un morceau de *pergamenum*. Cependant il ne nous reste aucun monument écrit sur parchemin datant de cette époque et on n'en a pas trouvé un seul parmi les volumes découverts à Herculanium. Ce n'est guère que depuis le quatrième siècle que la défaite du papyrus apparaît comme certaine, le parchemin, plus résistant, plus durable, prenant décidément, dès cette époque, le pas sur le papier d'Égypte. C'est sur le parchemin qu'on écrivit dès lors les livres nouveaux, bien plus, on l'employa désormais pour transcrire les anciens ouvrages. C'est ainsi que, au témoignage de saint Jérôme, Acacius et Euzoius recopièrent sur parchemin la bibliothèque de Césarée à cause de la rapidité avec laquelle se gâtaient les premiers manuscrits chrétiens. Mais, au premier siècle de notre ère, disions-nous, le papyrus régnait encore en maître. Les apôtres et leurs successeurs immédiats durent l'utiliser comme tout le monde ; s'il est impossible de le prouver matériellement parce que leurs autographes ont disparu depuis longtemps sans laisser de trace, tout fait supposer cependant qu'ils n'ont pas fait emploi du parchemin pour la composition de leurs ouvrages historiques ou de leurs épîtres <sup>1</sup>.

Il revient donc au papyrus l'honneur d'avoir servi de premier véhicule scripturaire à la religion chrétienne, comme il a celui d'avoir été le dépositaire de la pensée, de l'esprit, de la civilisation antique. On n'en connaissait jusqu'à ces dernières années que d'assez rares exemplaires et rien ne semblait attirer tout particulièrement sur eux l'attention des

<sup>1</sup> Les *μεμβράναι* de 2 Tim. IV, 13 étaient sans doute quelque exemplaire des livres de l'Ancien Testament que les Juifs se faisaient ordinairement exécuter sur la matière la plus coûteuse et sous forme de rouleaux de parchemin ou de cuir. (On sait que cette forme est encore obligatoire pour l'usage de la synagogue.) Zahn, qui admet la leçon *μάλιστα δέ*, pense plutôt à des agendas, à des feuilles de brouillon, à des *pugillares membranei* (*Geschichte des neutestamentlichen Kanons*, 1890, II, p. 942).

savants. Il appartenait à notre époque de faire des découvertes aussi inattendues que considérables en ce domaine et de fonder une nouvelle science : la *papyrologie*. Les innombrables fragments de manuscrits sur papyrus rapportés d’Égypte, de nos jours, offrent désormais une mine inépuisable de renseignements de toute nature à ceux qui étudient de près l’antiquité. Il semble qu’on assiste aujourd’hui à une véritable résurrection de la civilisation gréco-romaine ; les papyrus nous la font voir sous tous ses aspects ; ils nous initient aux rouages les plus minimes de sa vie sociale ou aux coutumes les plus intimes de sa vie privée. Les récentes découvertes éclairent donc bien des points de l’histoire ancienne restés jusqu’ici très obscurs ; un peu de lumière en rayonne aussi sur celle du christianisme primitif ; même, quelques-uns des fragments trouvés renferment des textes bibliques qui intéressent directement le théologien. L’archéologie et la philologie sacrée ont aussi dans les papyrus de précieux auxiliaires. L’attention du monde savant est attirée aujourd’hui de ce côté et tous ceux qu’intéressent les choses de la grande civilisation qui vit se lever l’aurore du christianisme ne peuvent qu’applaudir aux travaux des papyrologues. Nous voudrions donner un bref aperçu de ces travaux et dire quelques mots de ce qu’ils ont apporté de nouveau jusqu’ici en fait d’éléments chrétiens.

C’est à Herculaneum qu’on trouva les premiers papyrus grecs. Les ruines de l’antique cité furent découvertes en 1719, mais on dirigea les fouilles sans persévérance et sans méthode, au gré d’un gouvernement capricieux. Ce n’est qu’en 1752 que l’on mit au jour une collection de plusieurs milliers de papyrus dont quelques-uns seulement ont pu être déchiffrés ; ils renferment des textes littéraires et philosophiques. La collection se trouvait dans une villa et devait être la bibliothèque d’un riche personnage. La plupart de ces antiques rouleaux, pareils à des morceaux de bois carbonisés, sont exposés au musée de Naples.

Les plus riches et les plus fécondes trouvailles de papyrus ont été faites en Égypte. On peut diviser leur histoire en

trois périodes. La première qui va, si l'on veut, de 1778 à 1865, donna surtout des papyrus de l'époque ptolémaïque ; ces papyrus, vendus par des Arabes qui se gardaient de dire où ils les trouvaient, attirèrent assez peu l'attention du monde savant. On s'occupait davantage alors de l'époque classique de l'histoire ancienne que du siècle des Ptolémées. La seconde période débute vers 1877 ; ici les découvertes sont plus nombreuses et la part des documents ptolémaïques plus réduite. On commence aussi à être renseigné sur la provenance des papyrus : ils viennent presque tous du Fayoum, oasis qui entoure le site de l'ancien lac Moëris, dans la moyenne Egypte. La libéralité de l'archiduc Rainer a permis d'en tirer une magnifique collection qui se trouve actuellement à Vienne et compte à elle seule plusieurs milliers d'exemplaires. Cependant les trouvailles étaient encore dues, le plus souvent, au hasard. Il n'en est plus de même dans la troisième période, qui est celle que nous traversons. Ici l'archéologie a pris la place de la fantaisie et des caprices du sort. Le travail persévérant et consciencieux de M. Flinders Petrie doit être rappelé en première ligne. Ayant constaté que beaucoup de cartonnages de momie étaient faits de papyrus agglutinés, il les a désagrégés et a obtenu ainsi un grand nombre de documents nouveaux : ce sont les fameux *Flinders Petrie papyri*.

C'est à une société privée anglaise, l'*Egypt Exploration Fund*, que sont dues, ces dernières années, les découvertes les plus riches. Pendant l'hiver 1895-1896, elle a envoyé deux jeunes savants, MM. Grenfell et Hunt, pour explorer le Fayoum ; l'année suivante, ces messieurs faisaient la prodigieuse trouvaille des papyrus d'Oxyrhynchus. Le choix de cette localité n'avait pas été fortuit. On savait que, dès le quatrième siècle, Oxyrhynchus était célèbre par ses églises et ses monastères ; chef-lieu d'un nome, elle devait avoir possédé plus d'un bibliophile ; enfin, l'endroit n'avait pas encore été exploré. Il est occupé aujourd'hui par le village de Benehseh, sur la limite du désert de Libye, à 120 milles au sud du Caire, dans un site écarté par conséquent et sujet

à subir les razzias des nomades. Les premiers travaux de l'expédition scientifique furent interrompus un jour par l'attaque de pillards arabes ; heureusement, on put repousser les Bédouins, mais il fallut se faire protéger pour l'avenir. Les fouilles commencèrent en décembre 1896 ; elle ne donnèrent d'abord aucun résultat ; ce qu'on trouva datait de l'époque arabe, le reste avait été exploité par des entrepreneurs de constructions pendant mille ans. On chercha alors dans les cimetières gréco-romains qui entourent Benehseh : l'humidité du sol avait tout détruit, les momies tombaient en poussière. De guerre lasse, on revint aux ruines de la ville elle-même pour attaquer, sans grand espoir, les amoncellement de décombres qui se trouvaient à côté des restes informes marquant l'emplacement des édifices gréco-romains et qu'on avait jusqu'alors jugé inutile d'entamer. Aux premiers coups de pioche, les papyrus apparurent ; les résultats dépassèrent bientôt tout ce qu'avait espéré M. Grenfell. Des textes chrétiens et bibliques surtout, sur lesquels on mit la main dès les premiers jours, lui causèrent une joie profonde, car il désirait vivement trouver quelque manuscrit du Nouveau Testament antérieur au quatrième siècle. On travailla ainsi pendant des mois. Deux menuisiers, venus du Caire, faisaient sans interruption des caisses où l'on déposait à mesure et avec le plus grand soin les précieux documents. Trois monticules ne renfermaient que des pièces d'archives, ce qui a fait supposer à M. Grenfell qu'il se trouvait en présence d'amoncellements de papiers officiels dont la conservation n'avait plus d'utilité et qui furent, pour cette raison, jetés au rebut. Il semble en effet que la paperasserie bureaucratique était extrême en Egypte. Ce qui rend probable l'hypothèse de l'explorateur c'est qu'au moment de la découverte plusieurs documents étaient encore dans les paniers avec lesquels on les avait transportés à cet endroit ; la plupart de ces documents, du reste, avaient été déchirés.

Le 15 avril 1897, les fouilles étaient terminées et 25 caisses de papyrus partaient pour le Caire. Le musée de Gizeh a retenu, comme droit de sortie, 150 des plus beaux rouleaux ;



le reste est arrivé sain et sauf en Angleterre. On compte utiliser au moins 2300 documents ; un bon nombre en a déjà été publié par les soins de l'*Egypt Exploration Fund* sous la direction de MM. Grenfell et Hunt dans de luxueux volumes dont le troisième a paru en 1903 : *The Oxyrhynchus papyri, edited with translations and notes*<sup>1</sup>.

Dans l'hiver 1899-1900, ces deux savants sont retournés au Fayoum où ils ont fouillé, pour le compte de l'université de Californie et aux frais d'une généreuse Américaine, Mrs Phœbe A. Hearst, un emplacement d'une grande richesse, Umm el Baragât (l'ancienne Tebtunis). La superbe collection nouvelle de papyrus qu'ils en ont tirée provient d'une nécropole ptolémaïque, qui renfermait plus de cinquante momies en cartonnages de papyrus ; d'un cimetière de crocodiles sacrés dont les momies étaient parfois enroulées dans de longs papyrus grecs ; enfin des maisons de la ville où ils ont trouvé environ 200 papyrus grecs en bon état. Ces documents, dont très peu sont littéraires, vont de l'époque de Philométor à celle d'Auguste. Le résultat de ces travaux a été publié par leurs auteurs dans *The Tebtunis papyri*. Part I, 1902, London, H. Frowde, 1 vol. (Univ. of California Publications. Greco-roman archæology, vol. I). Le récit de cette découverte se trouve dans l'introduction à cet ouvrage, dont nous avons trouvé en français un compte rendu très intéressant dans un article de M. le professeur Waltzing, de Liège, voy. *Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge*, 1903, p. 129 ss. Entre temps, MM. Grenfell et Hunt avaient donné l'importante publication : *Fayûm towns and their papyri*, London 1900, in-4°, avec 18 planches dont 4 fac-similé avec phototypie ; les premières pages de cet ouvrage

<sup>1</sup> Pour tout ce qui concerne cette partie historique du sujet, voir : Wilcken, *Die griechischen Papyrusurkunden*, Berlin 1897, antérieur à la publication des papyrus d'Oxyrhynchus ; Grenfell, *Oxyrhynchus and its papyri*, dans le *Egypt Exploration Fund, archæological report*, 1896-1897. En français, nous avons utilisé la notice du professeur Bidez : *Les découvertes récentes de papyrus*, 1899, et les articles du jeune égyptologue bruxellois, M. Mayence : *les papyrus égyptiens*, dans le *Musée belge*, octobre 1901 et janvier 1902.

sont consacrées à la description géographique du Fayoum gréco-romain. La même année, ces savants, dont on ne peut trop admirer la patience et l'infatigable labeur, éditaient toute une série de papyrus appartenant à lord Amherst. Ce richissime seigneur possède, paraît-il, la plus belle collection privée qui soit; celle-ci renferme, en particulier, plusieurs fragments théologiques importants (B. P. Grenfell and A. S. Hunt, *The Amherst Papyri*; Part I: *The Ascension of Isaiah and other theological fragments*, 1900). La seconde partie de 1901 ne renferme pas de documents théologiques.

Devant le résultat de ces fouilles et de ces travaux, le monde savant, qui s'occupe des choses antiques, s'est, disions-nous, vivement ému. Il est peu de pays d'Europe qui n'ait vu partir pour l'Égypte quelqu'un de ses spécialistes, et les musées de nos capitales s'enrichissent presque chaque jour de nouveaux papyrus; les collections de Vienne et de Berlin, par exemple, en ont certainement vingt mille pour leur part. Un vaste champ d'investigation s'offre désormais aux chercheurs et ceux-ci ne font point défaut. Les papyrus ne sont pas délaissés dans leurs cartons ou leurs vitrines: on les copie, on les traduit, on les commente et, de tout ce travail, dont la conclusion générale ne saurait encore être donnée, il apparaît assez clairement qu'il nous faudra changer bien des idées que nous nous faisons sur le monde gréco-romain. Il n'est pas de jour où il ne se publie quelque chose de nouveau dans ce domaine, car on peut y trouver des renseignements historiques curieux et intéressants sur presque toutes les branches de la pensée et de l'activité humaines. Nous devons donc nous borner beaucoup en signalant ici quelques publications papyrologiques, outre celles dont nous avons parlé jusqu'à présent. Parmi les périodiques les plus importants dans cette spécialité, nous citerons une revue allemande fondée en 1900 par le professeur Wilcken, de Würzbourg, et exclusivement consacrée à l'étude de l'Égypte gréco-romaine: *Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete*. En français, nous avons désormais la *Revue des études grecques* dont la rédaction, en présence des développements croissants

de la papyrologie, a chargé M. Seymour de Ricci de lui rédiger régulièrement, à partir de 1901, un *bulletin papyrologique*. Ce bulletin est toujours fait avec une conscience et une clarté qui en rendent la lecture aussi instructive qu'attachante. M. S. de Ricci, étonnamment informé sur tout ce qui se rapporte de près ou de loin à la papyrologie, fournit dans ses articles une mine inépuisable à ceux qui s'intéressent à cette question.

Parmi les études très spécialisées qui intéressent la théologie plus directement, il faut signaler l'ensemble des travaux philologiques sur les papyrus, publiés ces dernières années<sup>1</sup> et dont il convient peut-être de rappeler en première ligne, la *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemæer Zeit*, que M. Edwin Mayser a fait paraître, en premier fascicule en 1898. M. Crönert publiera, paraît-il, en 1905, à Göttingue, un nouveau dictionnaire grec où, pour la première fois, seront réunis et classés les nombreux mots et acceptions nouvelles de mots anciens que fournissent les papyrus et les inscriptions. Les papyrus offrent une source d'information très riche pour l'étude de la *κοινή*; ils sont de précieux auxiliaires pour la philologie sacrée en apportant des renseignements extrêmement instructifs sur le développement et la forme de la langue grecque que nous trouvons dans les LXX et le Nouveau Testament. On connaît à cet égard la thèse, aujourd'hui généralement approuvée<sup>2</sup>, du professeur Deissman, de Heidelberg. M. Hohlwein<sup>3</sup> résume ainsi les conclusions du philologue allemand : « Les papyrus démontrent à l'évidence que la version des LXX est un livre égyptien. De même que la bible de Luther est un livre allemand, non seulement à cause de la langue dans laquelle elle est rendue, mais encore parce qu'elle n'a pas pu ne pas s'imprégner de l'esprit et du génie de son célèbre traducteur, de même, la version des LXX est une « égyptianisation » de l'Ancien Testament et non pas une pure traduction grecque

<sup>1</sup> Voy. *Musée belge*, numéro d'avril-juillet 1903.

<sup>2</sup> *Revue des études grecques*, t. XV, p. 425.

<sup>3</sup> *Musée belge*, *loc. cit.*, p. 170 s.

de cet écrit. Les papyrus ont rendu possible une connaissance plus exacte des problèmes orthographiques et morphologiques posés à l'éditeur des textes bibliques ; il en est de même pour la syntaxe qui en reçoit de nombreux éclaircissements. La lexicologie des LXX et du Nouveau Testament a beaucoup profité des nouvelles découvertes. On peut maintenant constater combien était exagérée l'opinion d'après laquelle le christianisme, n'ayant pu se contenter des mots usuels, aurait dû créer de toutes pièces des termes nouveaux pour les nouvelles idées qu'il avait à exprimer. Une grande masse de soi-disant ἁπαξ εἰρημμένα se retrouvent dans les papyrus avec le sens prétendument *chrétien* ou *biblique* que leur avaient accordé les anciens éditeurs. »

Les papyrus ont donné un certain nombre de documents chrétiens qui pourront peut-être apporter quelque lumière à l'étude des premiers siècles de l'Eglise. M. C. Schmidt en a donné une liste que nous croyons complète dans l'*Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete*, 1900, p. 120-122 ; 1901, p. 539-544 ; 1903, p. 381-385.

Les textes plus particulièrement intéressants pour nous sont ceux qui se rapportent au Nouveau Testament, qui en donnent quelque fragment ou surtout qui sont de nature à nous instruire sur l'histoire de Jésus. Dans ce domaine, il faut le dire, les résultats n'ont pas encore réalisé tout ce qu'on aurait pu espérer ; les morceaux découverts sont malheureusement très mutilés et ne se composent que de quelques lignes. Voici d'abord les manuscrits ou plutôt les portions trop modestes de manuscrits du Nouveau Testament que MM. Grenfell et Hunt ont rapportés d'Oxyrhynchus<sup>1</sup> :

a) Une feuille de papyrus écrite des deux côtés dont un seul, le verso, est bien visible ; elle date du commencement du iv<sup>e</sup> siècle, probablement même du iii<sup>e</sup> et contient Mat. I, 1-9 et les restes des versets 12 et 13 ; au recto, v. 14-20 et 23. Le texte a le même caractère que celui du Sinaïticus et du Vaticanus.

<sup>1</sup> Voir *The Oxyrhynchus Papyri*, Part I, 1898.

b) Une feuille de papyrus du v<sup>e</sup> ou du vi<sup>e</sup> siècle, renfermant quatre versets de l'évangile de Marc, au verso, chap. X, 50, 51, au recto, XI, 11, 12. Le texte est de la même famille que l'Alexandrinus.

c) Une feuille de papyrus pliée en deux et renfermant sur le feuillet de gauche, au verso, Jean I, 23-31, au recto, v. 33-41; sur le feuillet de droite, au verso, Jean XX, 11-17, au recto, v. 19-25. Le texte est apparenté avec celui du Sinaiticus et les caractères onciaux, ronds, droits et de grandeur moyenne placent avec certitude le manuscrit au III<sup>e</sup> siècle. Ce document est intéressant en ce qu'il nous apprend qu'à cette époque déjà on employait parfois, même avec le papyrus, non pas la forme du rouleau, mais celle du livre. De plus, la manière dont le livre était fait est fort curieuse : une feuille était pliée en deux de façon à donner quatre pages et l'on posait simplement les feuilles les unes sur les autres ; de sorte que, dans le cas particulier, ce livre en papyrus, s'il a renfermé seulement le quatrième évangile, doit avoir été composé de 25 feuilles environ.

d) Les sept premiers versets du premier chapitre de l'épître aux Romains, fragment d'un vieux rouleau de papyrus dont un écolier s'est servi plus tard pour tracer, en guise d'exercice d'écriture, les versets en question. Ils datent sûrement de la première moitié du iv<sup>e</sup> siècle.

Le bulletin papyrologique de la *Revue des études grecques* (1903, p. 124) signale la découverte faite récemment à Damas d'une quantité considérable de fragments grecs, latins, syriaques, arméniens, hébraïques et arabes parmi lesquels quelques-uns renferment des passages du Nouveau Testament ; ces derniers dateraient des v<sup>e</sup>, iv<sup>e</sup> et même III<sup>e</sup> siècles. Il paraît que le sultan a fait cadeau de ces manuscrits à l'Allemagne en 1900, à l'occasion de Noël. (Voir dans la *Christliche Welt*, un article de von Soden : *Ein Weihnachtsgeschenk des Sultans an die deutsche Wissenschaft.*)

Parmi les papyrus relatifs au Nouveau Testament, il existe quelques fragments dont l'étude offre le plus haut intérêt. Tel est, par exemple, celui que l'on désigne par le nom de

« protévangile du Fayoum » et qui a donné lieu à d'assez vives discussions entre savants. Il a été découvert dans la collection de l'archiduc Rainer<sup>1</sup> par Bickell en 1885; il comprend sept lignes qui renferment un texte parallèle à Matthieu XXVI, 31-34; Marc XIV, 27-30. La question à résoudre est celle du rapport du fragment avec les évangiles canoniques; Bickell n'a pas hésité, avec d'autres, à voir dans le papyrus le reste d'un très ancien ouvrage qui aurait servi de source aux livres de Matthieu et de Marc. Cette conclusion est contestée et contestable<sup>2</sup>. Nous espérons présenter un exposé plus complet de ce problème dans un article ultérieur et nous ne nous y arrêtons pas davantage ici. Nous en dirons autant d'un autre fragment plus intéressant encore, celui que MM. Grenfell et Hunt ont découvert à Oxyrhynchus en 1896 et qu'ils ont nommé *Λόγια Ἰησοῦ*<sup>3</sup>. C'est une feuille de papyrus dont le bas est déchiré, mais qui contient encore 21 lignes d'écriture de chaque côté. Les premiers éditeurs du manuscrit en placent l'origine entre l'an 150 et 300. C'est une série de paroles mises dans la bouche de Jésus et commençant ainsi: λέγει Ἰησοῦς; le fragment renferme huit de ces paroles, mais il a dû appartenir à un ouvrage complet. Pendant l'hiver 1902-1903, les deux explorateurs anglais ont encore déterré à Oxyrhynchus un fragment de papyrus qui devait aussi faire partie d'une collection de *λόγια Ἰησοῦ*; il comprend six paroles du Maître. Le texte est d'une lecture difficile; il commence par une sorte d'introduction: « Les paroles que Jésus, le Seigneur vivant, dit à deux de ses disciples. » Le manuscrit daterait du second siècle<sup>4</sup>. Ces *Λόγια* sont-ils les restes de quelque évangile non-canonique comme le supposent quelques-uns, ou formaient-ils des ouvrages *sui generis* ne don-

<sup>1</sup> Cette même collection a donné quatre courts fragments de manuscrits onciaux du Nouveau Testament du ve, vie et viie siècles. Cf. Grégory, *Prolégomènes à la VIII<sup>e</sup> éd. maj. de Tischend.* 1894, p. 450.

<sup>2</sup> Voir cette revue-ci, années 1885, p. 425 et suiv., et 1886, p. 294 et suiv.

<sup>3</sup> Voir Grenfell and Hunt, *Λόγια ἸΗΣΟΥ Sayings of Our Lord*, Londres 1897. — Comp. ici-même, année 1898, p. 74 à 84: *Les nouvelles paroles de Jésus*, par H. Trabaud.

<sup>4</sup> Voir l'article de fond du *Daily Telegraph* du 25 décembre 1903.

nant que des sentences de Jésus ? Il serait certainement intéressant et utile de le savoir.

Tel est l'aperçu général qu'on peut aujourd'hui tracer des travaux des papyrologues, au moins en ce qui concerne leur contribution à l'étude du texte du Nouveau Testament et à celle de la littérature chrétienne des premiers siècles. Si cet apport nouveau ne donne pas tout ce qu'on eût souhaité, il faut déjà se réjouir de ce qu'il nous fournit et chercher à en déterminer la valeur historique.

Nous ne voulons pas clore ces lignes sans exprimer ici toute notre gratitude aux savants pères bollandistes qui ont mis et mettent encore, avec la plus grande amabilité, leur magnifique bibliothèque à notre disposition. C'est à leur bienveillance que nous devons d'avoir pu prendre connaissance des publications que nous signalons dans les pages qui précèdent et nous mettre au courant des faits que nous rapportons.

Bruxelles, avril 1904.

---